

Jour de marché à Tulle

La vie des gens

Sur le parvis de la cathédrale, un corbillard rempli de fleurs. Deux employés des pompes funèbres en livrée, costume noir, cravate rouge et chemise blanche, devisent au soleil de cette matinée de juin en attendant que les derniers hommages soient rendus au défunt. Une fois libéré de cette ultime obligation, il pourra être chargé, avec son cercueil, en route pour sa dernière demeure.

Conversations ordinaires

- Vous m'en mettez trois tranches, bien fines... C'est combien votre affaire ?
- 28€95 le kilo. Je vous enlève le gras ?
- Oui, c'est sympa

Un peu plus loin,

- Elle est bien molle cette caillade ! lançait une ménagère au commerçant

Et en face, une queue disciplinée s'était formée, elle s'étirait devant un étal de fraises. Elles doivent être succulentes pour susciter un tel engouement !

Deux dames échangent au milieu de l'allée, chacune porte son cabas.

La première : - ça fait longtemps que je ne vous ai pas vue !

L'autre : - Et oui, vous savez, je ne vais au marché que quand il fait beau !

Je me dis : « Ma pauvre, avec le temps qu'il fait à Tulle, tu ne dois pas y aller souvent, au marché ! »

Et puis ce monsieur qui s'enquiert auprès du boucher de la composition d'un mets.

Le boucher : - C'est un pâté, une pâte au levain, et à l'intérieur, un mélange de cantal et de magret. C'est très bon et vous pouvez le manger chaud ou froid. C'est vraiment très bon !

Le client : - Alors vous m'en mettez deux.

. Les hommes qui déambulent ont sorti leur bermuda. Derrière moi, j'entends une conversation en anglais ; un couple de retraités, peau blanche et robe légère à pois pour elle, polo, bermuda à carreaux et jambes blanches pour lui discutent de l'opportunité d'acheter des poireaux.

Aujourd'hui, c'est jour de marché à Tulle, Corrèze et c'est vraiment l'été.

*

* *

Une chambre

Crépuscule. Le vieux car Bedford, d'un autre âge, antédiluvien et brinqueballant, assurait la liaison sur une mauvaise piste reliant Chagcharan à Kaboul. Le chauffeur arrêta l'engin dans un bruit de ferraille indescriptible devant la halte où nous allions passer la nuit.

Même les poules que des gens de la campagne ramenaient à la ville, sortirent de leur torpeur et se mirent à caqueter d'effroi. Nous avons passé la journée, mal assis, à éprouver notre dos avec les ressorts bien fatigués de nos sièges.

Nous allions passer la nuit dans cette construction en terre comme il y en a plein dans ce pays. Nous étions crasseux et poisseux, couverts de poussière. La *Chaikana* – maison de thé – se composait d'une unique salle assez basse de plafond et recouverte de tapis.

L'endroit servait à la fois de salle à manger et de dortoir. Nous étions fourbus. J'acceptai le verre de thé au lait parfumé à la cardamome et l'assiette de riz réchauffé d'où émergeaient quelques rares morceaux de bœuf bouilli. Notre hôte, enturbanné et mal rasé, avait le visage sec et buriné par les vents des hauts plateaux. L'homme n'était guère bavard, il avait de mauvaises dents mais ses yeux avaient le verre des émeraudes.

Nous n'étions pas les seuls voyageurs. Assis à même le sol nous attendions un peu avant d'aller dormir. Au dehors, quelques robinets fixés le long d'un tuyau délivraient un maigre filet d'eau tiède qui nous permit, malgré tout, de faire une toilette sommaire.

La lune brillait dans le ciel étoilé quand je retournai dans la salle. La plupart des voyageurs s'étaient déjà installés, couchés à même les tapis. Les européens avaient sorti leurs sacs de couchage et les autochtones leur tapis de voyage. Certains s'étaient couchés après les ablutions et la prière du soir, d'autres, qu'on devinait assis, échangeaient encore quelques propos à voix basse avant de s'enfoncer dans leurs rêves. Le maître des lieux éteignit les bougies. Nous fûmes plongés dans l'obscurité. Dans mon sac de couchage j'avais du mal à m'endormir. J'écoutai le chant des insectes, les aboiements de quelques chiens errants en quête des restes de riz que le tenancier avait disposé à leur intention sur le pas de la porte. Et brusquement, je m'immergeai dans le sommeil.

* *

Un personnage

- I. C'était le matin, matin d'hiver, maison froide. Elle avait enfilé ses mules et son peignoir et était montée dans la chambre mansardée qui servait à entreposer le linge qui attendait sagement d'être repassé. D'en bas, on pouvait entendre le fer cracher sa vapeur et on pouvait l'imaginer secouer avec adresse et dextérité l'ustensile avec lequel elle faisait disparaître, comme par magie, les plis les plus rétifs. Son geste était précis, rapide ; de temps en temps, elle humectait un linge afin de le rendre plus lisse. Consciencieuse, elle déployait son énergie chaleureuse dans cette tâche. La radio chantait des airs de rap, cela, disait-elle, favorisait sa concentration et sa vigueur. Son œil était vif et invitait à la bonne humeur. Bientôt, réchauffée, elle s'arrêterait pour boire un café bien chaud.

- II. J'avais escaladé l'échelle de meunier et passé la tête à travers la trappe. Nous nous regardâmes et au bout de quelques secondes, nous éclatâmes de rire. C'était une bonne journée qui commençait.
 - Ça réchauffe, dit-elle, mais j'aurai besoin que tu fasses du feu après que tu m'aies embrassé. Elle posa le fer à repasser, s'approcha pendant que j'achevais de monter les marches raides. Nous nous embrassâmes et elle me lança :
 - Un feu de bois ! Je descendrai quand il fera chaud !Elle poursuivit ;
 - Tout à l'heure nous irons au marché acheter des légumes et de la crème pour faire une bonne soupe.Dehors, il commençait de faire jour, quelques flocons de neige épars voletaient de ci, de là.

- III. Elle était charmante et savait charmer son monde. La veille, elle avait reçu des amis à dîner. A un moment, alors que la tablée satisfaite, échangeait des propos de fin de repas, elle se leva et se dirigea vers la salle de bain afin de vérifier son apparence. L'ambiance était chaleureuse, le repas avait été succulent et le vin réchauffait les corps.
 - Elle nous a encore concocté une soirée inoubliable, dit le premier des convives
 - Et puis qu'est ce qu'elle nous a fait rire avec son histoire de Calebasse, dit le second
 - Vraiment trop drôle, renchérit un autre.
 - C'est son mari qui doit être heureux ! Et il n'a pas pris un gramme ! Dit l'une des convives e, regardant son mari qui jouissait d'un bel embonpoint et dont le nez commençait à être cramoisi.
 - Mystère et magie de l'amour... reprit la dernière qui était restée silencieuseLe vin avait quelque peu délié la parole des hommes et les femmes n'étaient pas en reste. Le premier des invités se leva un peu trop vigoureusement. Des verres frissonnèrent.
 - Il est temps de boire à la santé de notre hôtesse !Tous se levèrent et en chœur, ils appelèrent l'hôtesse. Elle était resplendissante et à son arrivée, toutes et tous lui firent des compliments – la qualité de sa cuisine, le tombé de sa robe, etc. Et la joyeuse assemblée trinqua à sa santé.

- IV. Quelque part en Russie. La nuit était glaciale, le ciel, noir, parsemé d'étoiles, le sol recouvert d'une couche de neige glacée. Dans ce palace dont la construction datait du tsar Alexandre III, les mets les plus fins, caviar, campagne et vodka leur avaient été servis. Passablement enivrés, ils décidèrent de quitter ce lieu, et d'aller marcher dans la neige. Elle portait un long manteau de fourrure, une cape et une toque de fourrure assortie à

son manteau. Champagne et vodka leur avaient quelque peu embrumé l'esprit, ils se tenaient forts mais leurs pas demeuraient hésitants. Non loin, malgré l'heure avancée, ils se dirigeaient vers un attelage composé d'un solide cheval noir comme on en trouve encore en Poméranie occidentale et d'un traîneau. Elle souleva la lourde couverture sombre qui recouvrait le traîneau et s'y glissa. Quand elle fut bien installée, il en fit de même. Ils se blottirent l'un contre l'autre. Ils étaient bien emmitouflés, blottis l'un contre l'autre. Seuls leurs yeux dépassaient de la couverture. *Hue !* cria le cocher qui s'était réchauffé avec une rasade de vodka. L'attelage s'ébranla à une allure qui faisait tinter les petites clochettes dans la nuit.

*

* *

Une lettre d'amour

J'ai trouvé cette lettre soigneusement pliée dans *Albertine disparue* de Proust que j'avais acheté il y a longtemps à un bouquiniste sur un quai de la Seine à Paris.

En voici le contenu :

Mon Amour,

Ce jour-là, emporté par la curiosité je suis entré dans cette échoppe. J'avais été intrigué par son nom. J'avais déjà, à maintes reprises envisagé de pousser jusqu'au fond de cette ruelle mais je n'ai jamais eu le courage de passer à l'acte et de franchir le seuil de ce commerce qui me paraissait bien mystérieux.

Ce jour-là, un jour comme les autres, je ne sais pas ce qui m'a poussé mais j'ai franchi la porte de ce magasin aux vitrines poussiéreuses emmitouflé au fond de cette sombre venelle.

Derrière le vieux comptoir en bois, un vieil homme à moustache me regardait avec bienveillance derrière ses lunettes cerclées de métal.

- Que cherchez-vous Monsieur ? Comment puis-je vous aider ? Me demanda-t-il ?

J'ai oublié de te dire, mon Amour, que cette boutique portait son nom comme une énigme *Boutique de l'Amour... Oui, Boutique de l'Amour...* Rien à voir avec les boutiques sordides façon supermarché de quartier comme on peut en voir rue Saint-Denis. Ici, l'atmosphère y était douce, agréablement parfumée de feuilles odorantes séchées. On aurait presque dit un magasin de poupées et de peluches d'autrefois.

A vrai dire, j'avais été poussé par la curiosité mais, une fois entré, je ne savais pas trop ce que je venais y chercher.

- Simple curiosité, lui répondis-je. Je suis entré parce que je suis simplement intrigué par votre échoppe devant laquelle je passe plusieurs fois par semaine. Ce nom... Alors, aujourd'hui je suis entré, simple curiosité.

Il me contempla derrière ses lunettes et me demanda avec une voix pleine de bonté :

- Est-ce que vous cherchez l'Amour ?
- Peut-être bien...

Il était passé devant le comptoir usé pour s'arrêter devant une vitrine bien éclairée. Il reprit :

- Actuellement, nos stocks viennent d'être renouvelés et je peux vous proposer nos dernières acquisitions :
 - Des amours graciles, fragiles et éphémères, à usage unique, un article ma fois, assez demandé
 - Des amours courtoises sans effusions ni lendemain
 - L'Amour roi, avec ses couronnes en carton doré, plutôt à consommer autour de l'Épiphanie

- Là, dans ce rayon-ci, l'Amour passion, celui qui entraîne, déchire et qui, si on dépasse la dose prescrite, peut rendre fou... Et puis là, j'allais l'oublier, l'Amour- Vertige pour vous aider à crever l'oreiller... Le coffret contient en prime le CD de Bashung... A consommer avec modération et interdit aux cardiaques. Et puis ce coffret-ci « Fourreau, robe de cuir et champagne » accompagné du CD de Léo Ferré, pour clients avertis et puis nous avons aussi l'amour durable pour *Vieux Amants* fatigués à consommer sur l'air de la chanson de Jacques Brel... Nous avons...

Je l'interrompis brutalement :

- Vous savez, Monsieur, ce que je cherche c'est l'AMOUR, celui qu'on écrit avec un grand A, le grand, le vrai, le seul, l'unique, celui qui vous emporte et vous retient quand vous êtes pris.

Alors, son visage se figea, il prit un air attristé. Il paraissait vraiment désolé :

- Je vois que Monsieur est un amateur averti, à la recherche de la rareté. Cela fait longtemps que personne ne m'a demandé cet article, je crois qu'il n'est même plus fabriqué... J'ai vendu le dernier il y a bien de cela trois mois... Un vrai bonheur de faire affaire avec des gens comme vous ; comme tous les passionnés, ils ne regardent pas à la dépense. C'est normal, du sur mesure et non du prêt à porter ; non pas de l'industriel fabriqué en Chine mais de l'artisanal, du cousu main, solide, durable et respectueux de l'environnement.
- C'est exactement ce que je cherche, dites-moi votre prix !

J'étais hors d'haleine.

- Mon brave Monsieur, si cet article est encore fabriqué – je connais un endroit où il l'est peut-être encore... En province, peut-être... Ou plutôt en Italie, à Vérone, je crois... Il faudra passer commande et compter au minimum six mois ... et 30% d'acompte, le solde à la réception.

Je m'emportai :

- Ah non, je ne peux pas attendre, je suis désolé.

Et je laissai là le vieux monsieur, tout désolé ne pas avoir pu me satisfaire et moi, j'étais très triste de ne pas avoir trouvé ce que cherchais depuis si longtemps. Je lui en voulais même d'avoir fait germer un espoir si rapidement déçu.

La porte de l'échoppe s'était à peine refermée que je t'ai rencontrée. Tu passais là, dans cette misérable ruelle, tu te dirigeais vers la boutique et c'est là que tu m'as souri et que je t'ai souri. Nos regards se sont croisés ou avons su... Que c'était toi... Que c'était moi... Nous nous sommes pris la main et nous nous sommes éloignés...

Et le vieux Monsieur, debout derrière le comptoir et ses lunettes, les yeux embués, nous regardait partir.

Madame, je vous aime

*

* *

-